

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 15 (1894)
Heft: 1

Artikel: Le congrès africain de Chicago
Autor: Chatelain, Héli
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-134733>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 21.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus incommodes, 201 hommes et 80 femmes. On ne distinguait tout d'abord qu'un assemblage de têtes, rasées à mi-hauteur, qui jetaient vers la porte des regards anxieux. Puis, je remarquai que chacun de ces infortunés avait le cou enserré dans un cercle de fer par lequel il était attaché à ses voisins; ce cercle était muni sur le devant d'une charnière et fermé en arrière au moyen d'un cadenas. Dans un anneau fixé près du cadenas passait la lourde chaîne qui tenait liés les uns aux autres — par théories de 50 — tous ces malheureux. Les femmes, sur deux rangées, étaient attachées les unes aux autres, non à l'aide de chaînes, mais au moyen de solides pièces d'aubier. Les esclaves furent extraits brutalement de leur réduit pour être soumis à mon examen. Tous durent se mettre à genoux. Je fis observer que les chaînes devaient préalablement être enlevées, ce qui fut fait, après de longs pourparlers entre les chefs. A cet effet, le premier de la théorie dut se coucher sur le flanc, puis, à l'aide d'un marteau et d'un ciseau, le bout soudé de la chaîne fut enlevé, non sans de grands efforts. On ramena alors la chaîne en tirant par l'autre extrémité. Ce bruit de ferraille avait quelque chose de lugubre; l'expression de souffrance des pauvres assujettis était navrante. Pendant l'opération, ils retenaient des deux mains le cercle de fer, pour mettre leur chair à l'abri des entailles et des écorchures produites par les arêtes métalliques. Les carcans enlevés, l'examen médical commença. Les esclaves furent ensuite transportés à bord, en canot, par série de vingt. C'étaient, pour la plupart, des hommes jeunes; le convoi ne comptait que quelques vieillards; mais tous étaient réduits par la faim. Plusieurs d'entre eux portaient à la tête, au cou et à la poitrine des traces de plaies.

LE CONGRÈS AFRICAIN DE CHICAGO

PAR M. HÉLI CHATELAIN

Le Congrès africain de Chicago a eu lieu conformément au programme, que l'*Afrique* du mois d'Avril a communiqué à ses lecteurs. Le rapport semi-officiel du secrétaire a été publié; c'est un fidèle compte-rendu des travaux de ce congrès remarquable.

A l'exception de Messieurs Delcommune, Van Gèle et Le Ghait, ministre de Belgique à Washington, qui furent présents le premier jour, aucun Européen n'a honoré le Congrès de sa présence. Tous les Africanistes auraient sans doute aimé à y assister et à voir l'Exposition, mais la question du temps et des frais les en a empêchés. Même parmi les Améri-

cains, nombre des invités ont reculé devant la dépense, et se sont contentés d'envoyer leurs manuscrits; je ne les en blâme pas.

Ainsi que la plupart des autres Congrès, celui qui nous occupe s'est réuni dans le Palais des Beaux-Arts, dont la cour avait été convertie en deux grandes salles pouvant contenir 2,000 personnes et construite exprès pour les Congrès. Les séances du matin et du soir avaient lieu dans ces grands locaux, celles de l'après-midi dans une salle souvent trop petite. Le bruit des locomotives, qui ne cessaient de manœuvrer à quelques pas du bâtiment, couvrait quelque fois la voix des orateurs.

Une centaine de travaux devant être présentés au Congrès, dix à quinze minutes avaient été accordées à la lecture des manuscrits de membres absents et vingt minutes aux membres présents. Inutile de dire que très peu de travaux furent lus en entier. Les parties scientifiques étaient omises, car l'auditoire mixte n'y aurait pris que peu d'intérêt.

Malgré le grand nombre de congrès, — quelques uns tenus simultanément, — et malgré les distractions de l'Exposition, qui se trouvait à 20 minutes du Palais des Beaux-Arts, par train expresse, les auditoires furent plus considérables que je ne m'y attendais, et ils allèrent en augmentant jusqu'à la fin.

Un chœur de *Jubilee singers* des États du sud prêta gratuitement son concours et contribua plus que bien des dissertations au succès du Congrès. Je me suis souvent demandé si la foule venait là pour cette musique ravissante, surtout pour les solos de M. Coles, ou pour les mémoires des savants.

Le personnel du Congrès ne se composait ni de savants, ni d'Africanistes. Les organisateurs étaient des ecclésiastiques et des philanthropes négrophiles, et les membres du Congrès furent presque tous des personnes plus ou moins intéressées à la question afro-américaine. Mrs. French Sheldon, l'exploratrice du Kilimandjaro, était une exception, quoiqu'elle fût aussi une amie décidée des noirs. Chaque fois qu'elle en avait l'occasion, elle élevait la voix en faveur de « ses chers Africains », protestant contre les calomnies des voyageurs qui envahissent les territoires africains à main armée, et contre les gouvernements européens qui prétendent civiliser les Africains par la spoliation. Une autre exception était Mr. C. C. Adams, de la rédaction du *Sun* de New-York, considéré à juste titre comme l'homme qui, en Amérique, est le mieux au courant du mouvement géographique dans le Continent Noir.

Sans le concours des gens de couleur, le Congrès eût été beaucoup moins intéressant. J'ai déjà relevé l'excellence de leur musique. Quant

aux discours, pas un orateur blanc de renom ne leur disputa la palme et ce furent eux qui firent les frais des discussions de l'après-midi.

La principale question traitée fut celle du retour en Afrique — du rapatriement — des nègres américains. Cette question, à laquelle les blancs sont en général assez indifférents, parce qu'ils ne la prennent pas encore au sérieux, agite profondément les nègres et les mulâtres instruits. Sur toute la côte occidentale d'Afrique, les nègres civilisés de langue anglaise appellent de leurs vœux le retour des nègres américains, et les autorités anglaises, nommément la Compagnie du Niger, les recevraient à bras ouverts. En Amérique, cependant, on ne pense sérieusement qu'à la colonisation de Libéria. Sans aucun doute, si les frais de transport leur étaient payés, une centaine de milliers de nègres d'Amérique s'offriraient en peu de temps, malgré tout ce qu'on leur dit du climat et d'autres misères qui les attendent. Quelques uns s'y transportent déjà à leurs propres frais par la voie de Liverpool.

Les grands orateurs politiques de race africaine, Frédéric Douglas et Langston, ainsi que le journaliste Fortune se prononcent contre l'émigration, trouvant l'ostracisme social de l'Amérique, qui est d'ailleurs sur le déclin, beaucoup moins redoutable que le climat, le paganisme et la barbarie de l'Afrique, où d'ailleurs ils ne trouveraient pas la liberté politique, religieuse et l'égalité sociale auxquelles l'Amérique les a habitués. Ils reconnaissent aussi qu'au point de vue missionnaire, la masse des nègres d'Amérique n'a pas encore atteint, après vingt-cinq ans de liberté, un niveau intellectuel et moral suffisamment élevé pour exercer une influence salutaire sur les natifs d'Afrique ou pour résister à l'influence délétère du paganisme avec son immoralité.

L'apôtre du rapatriement — et le lion du Congrès — fut le fougueux et éloquent évêque Turner, d'Atlanta, dans l'État de Géorgie. Selon lui plus le nègre devient américain, c'est à dire plus il s'inspire des sentiments du citoyen américain, moins il peut accepter l'intolérance sociale, les fraudes électorales et les injustices des tribunaux dont il est la victime dans les États du Sud, et contre lesquelles le gouvernement fédéral n'a ni le pouvoir ni le désir de le protéger. « Donnez moi deux millions et je fonderai une nation en Afrique » s'écria cet orateur. L'auditoire le couvrit d'applaudissements frénétiques. Mais ceux-ci visaient bien plus son éloquence que son projet, aussi, lorsque l'évêque blanc Stevens crut pouvoir saisir cette occasion pour proposer une pétition au Congrès national en vue d'obtenir une subvention, l'assemblée s'y opposa.

Ce vénérable évêque blanc de l'État de la Caroline du Sud, qui prenait

place sur l'estrade parmi des évêques noirs, ex-esclaves, et fraternisait avec eux ainsi qu'avec ses frères blancs du Nord, est une preuve vivante que le Sud pardonne au Nord sa victoire, car ce Stevens avait été l'inspirateur des jeunes gens qui commencèrent la guerre civile par le bombardement du fort Sumters.

Un Africaniste étranger aurait été surpris de l'ignorance dont la plupart des membres du Congrès qui étaient sur la plate-forme fournirent des preuves amusantes, chaque fois qu'il s'agissait de connaissances spéciales en matière de géographie, d'ethnologie, de philologie ou de politique africaine. Au dessus de l'estrade s'étalait une immense carte de l'Afrique telle qu'on se la représentait il y a dix ans. Cette carte était flanquée de deux cartes plus petites et plus récentes mais laissant, elles aussi, quelque chose à désirer. L'auteur de la carte centrale, un brillant orateur, en rendant compte de l'état présent de l'exploration géographique prouva à plusieurs reprises que ses connaissances n'étaient pas restées aussi stationnaires que sa carte, mais il termina sa revue en informant son auditoire que la question brûlante du moment, celle dont le monde géographique attendait la solution avec impatience était celle de savoir si l'Ouellé et l'Oubanghi étaient oui ou non le même fleuve!

Plus tard, lors de la lecture d'un mémoire de James Stevenson, le président de ce jour là désirant montrer à l'auditoire, sur la carte, la « route » de Stevenson entre le Nyassa et le Tanganyika, prit la frontière de l'Est Africain Allemand pour la dite route et substitua *railroad* au simple *road*. Remontant la vallée de la Rovouma jusqu'au Nyassa, de là au Tanganyika, de celui-ci au Victoria Nyanza et de là à la côte, la baguette du digne président suivit l'itinéraire de cette étrange voie ferrée. Qui n'aurait partagé son étonnement en entendant son exclamation: Je dois confesser que ce Congrès me révèle continuellement de nouvelles merveilles! Je n'avais aucune idée que la locomotive parcourût déjà d'aussi grandes étendues du continent noir. Par la construction de ce « highroad » aux grands lacs de l'Afrique centrale, Mr. Stevenson a certes bien mérité de l'Afrique et de la civilisation! »

Cependant on se tromperait grandement en jugeant des connaissances africaines en Amérique par les membres présents au Congrès. Les meilleurs connaisseurs de l'Afrique, les missionnaires américains de Sierra Léone, de Libéria, du Congo français, de l'État du Congo, d'Angola, de l'Afrique du Sud et de Madagascar, étaient à leur poste en Afrique et n'ont contribué que par quelques mémoires aux travaux du Congrès.

Quant aux résultats, on ne peut les comparer à ceux des Conférences de Berlin et de Bruxelles ; toutefois ils ne sont pas à mépriser.

Les Américains de couleur, leurs amis blancs du nord et du sud, les amis des missions de différentes églises en Afrique et les hommes du monde ne s'intéressant qu'aux matières purement séculières, qui jusqu'ici avaient travaillé isolément et ne se connaissaient guère, se sont rapprochés, ont fait connaissance et ont découvert que l'Afrique est un terrain commun où leurs intérêts si variés se rencontrent.

Espérons que ces relations s'affermiront de plus en plus et qu'une espèce de fédération tacite permettra à ces différents groupes de s'entraider et de contribuer plus puissamment au progrès africain.

La voix du Congrès, comprenant les auteurs européens de mémoires, les Américains blancs et nègres ainsi que les indigènes d'Afrique, s'éleva unanime contre la conquête militaire des Européens, contre la traite et l'esclavage, mais surtout contre l'introduction et la vente des spiritueux.

L'Amérique répudie toute idée d'ingérence dans les affaires politiques de l'Afrique, mais la sympathie du public américain est tout entière avec les indigènes. En éducation et en richesse, les nègres d'Amérique font des progrès notables, leur influence s'accroît et le jour n'est pas éloigné où ils seront à même de prendre une part digne de leur nombre et de leurs ressources à la régénération des peuplades africaines par l'Évangile.

PROTESTATIONS ANGLAISES CONTRE LES PROCÉDÉS DE LA SOUTH AFRICA COMPANY DANS LE MA-TÉBÉLÉLAND

Les voix, peu nombreuses d'abord, des Anglais protestant contre les procédés des agents de la **South Africa Company** à l'égard des **Ma-Tébélé** et de leur roi Lo-Bengula, se sont multipliées pendant le mois qui vient de s'écouler. Dans le Parlement, il y a eu des réclamations au sujet des blessés laissés gisants sur le champ de bataille, les blancs restant auprès de leurs pièces de canon, et les Ma-Shona n'osant pas s'avancer au delà de la ligne de protection des blancs ; au sujet de la chasse faite à Lo-Bengula, que les officier anglais, MM. Forbes et Wilson, poursuivent comme des sportsmens qui voudraient, avec leur meute, forcer une bête fauve dans sa fuite et se livrer ensuite avec leurs gens à la curée ; au sujet des terres que s'adjugent les vainqueurs à la suite des promesses qui leur ont été faites par la Compagnie pour acheter leur concours dans cette campagne ; au sujet des attributions législatives et administra-